

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE GALANT JARDINIER

DANCOURT, FLORENT CARTON
DIT

Comédie — 1704

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LA MONTAGNE	94 rép.	MONSIEUR CATON	29 rép.
MONSIEUR DUBUISSON	73 rép.	MONSIEUR BAVARDIN	21 rép.
LUCAS	54 rép.	MADAME DUBUISSON	20 rép.
MARTHON	53 rép.	LA BOHÉMIENNE	4 rép.
LUCILE	44 rép.	UN GARÇON RÔTISSEUR	2 rép.
LÉANDRE	39 rép.	PAYSANNE	2 rép.
MATHURINE	33 rép.	MONSIEUR ORGON	1 rép.

Personnages muets & suite : TROUPE DE MASQUES

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

..... 5

SCÈNE I

Monsieur et Madame Dubuisson.

MADAME DUBUISSON

Oh ! Pour cela, monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal votre temps pour faire ce mariage.

MONSIEUR DUBUISSON

Taisez-vous, ma femme, je sais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, et il n'y a point de contretemps pour s'en défaire. 5

MADAME DUBUISSON

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant, qui a passé toute sa vie dans un couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours...

MONSIEUR DUBUISSON

C'est justement ce qui fait que je m'en défie ; cela ne connaît point le monde, cela meurt d'envie de faire connaissance ; et il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de 10

la cage. En un mot, nous l'avons tirée du couvent pour la marier, elle sera mariée, et tout au plus vite.

MADAME DUBUISSON

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner. 15

MONSIEUR DUBUISSON

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frère l'avocat, je m'étais résolu de la donner au fils de monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de collège, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là : nous étions en pa- 20
roles pour cela, monsieur Orgon et moi ; mais outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin, qui s'est fait capitaine malgré son père, grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chère, et aimant les femmes.

MADAME DUBUISSON

Le grand malheur ! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes, et si ma famille y avait regardé de si près... 25

MONSIEUR DUBUISSON

Il y a encore autre chose. Ce fils de monsieur Orgon devait être rendu à Paris il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son père lui avait écrit d'y venir pour cela, et l'on n'en a ni vent ni nouvelle ; cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un enga- 30
gement. Il a de la répugnance pour le mariage, et cela m'en fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise ? Si je me hâte de la marier à ce monsieur Caton, qui ne me plait guères, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairait encore moins, et que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par monsieur Orgon, 35

qui, comme l'on m'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, et je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

MADAME DUBUISSON

Mais, savez-vous bien que votre fille hait à la mort ce monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse.

MONSIEUR DUBUISSON

Ma fille n'a pas tort, c'est un vilain homme ; mais il est fort riche, et en chemin de le devenir davantage ; cela fera une bonne maison ; c'est un homme qui ne dépenserait pas une pistole mal à propos. 40

MADAME DUBUISSON

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin, qui a vécu jusqu'ici d'une manière fort serrée, et qui, faute d'expérience, se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour le première gueur non qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle : mais, s'il était si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendrait de ces bagatelles-là, nous sommes ici à notre maison de campagne. 45

MONSIEUR DUBUISSON

Je suis venu pour éviter le fracas et la cohue, et pour faire la noce à moindre frais. 50

MADAME DUBUISSON

Et de quoi s'avise donc votre monsieur Caton, que vous trouvez si économe, de régaler tous les jours tout le village ?

MONSIEUR DUBUISSON

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

MADAME DUBUISSON

De faire tirer des fusées, des feux d'artifice ?

55

MONSIEUR DUBUISSON

Vous n'y êtes pas.

MADAME DUBUISSON

De donner des violons et de la musique dans les avenues de notre bois ?
L'impertinent ! Le sot ! À quoi cela est-il bon ?

MONSIEUR DUBUISSON

Cela ne vient pas lui, vous dis-je : il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, et j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

60

MADAME DUBUISSON

Bon, bon ! Quelque chose là-dessous, que pourrait-ce être ?

MONSIEUR DUBUISSON

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte ; c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

MADAME DUBUISSON

Quand s'en va-t-il, cet animal-là ? Il y a déjà dix ou douze jours qu'il est ici à pot et à rôl dans la maison.

65

MONSIEUR DUBUISSON

C'est le neveu de notre jardinier, un sergent de milice, qui vient voir son oncle en allant à la garnison.

MADAME DUBUISSON

Je n'ai que faire de cela, je n'aime point si longues visites, quand elles se font à mes dépens. Hom ! Votre jardinier vous en fait bien passer, monsieur Dubuisson.

70

MONSIEUR DUBUISSON

À moi ?

MADAME DUBUISSON

À vous-même. Je voudrais bien savoir de quoi ce maroufle s'avise de prendre encore un garçon jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici.

MONSIEUR DUBUISSON

Ce sont ses affaires.

MADAME DUBUISSON

Ce sont les vôtres, et tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, monsieur Dubuisson, vous êtes trop bon, trop facile, et cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage et le mouvement de ce vilain carrosse de voiture, dont je ne saurais me remettre, j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête...

75

MONSIEUR DUBUISSON

Allez, ma femme, allez vous remettre sur votre lit, et ne vous inquiétez⁸⁰ de rien, laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du jardinier avec qui je suis bien aise d'avoir quelque petite conférence.

MADAME DUBUISSON

Je vous laisse, monsieur Dubuisson ; mais, si vous m'aimez, ne vous hâter point de conclure ce mariage.

SCÈNE II

Monsieur Dubuisson, La Montagne.

85

MONSIEUR DUBUISSON

Eh bien ! Qu'as-tu appris ? Sais-tu quelque chose ? As-tu quelque éclaircissement ?

LA MONTAGNE

Oh ! Vraiment, oui, monsieur, vous avez soupçonné juste : toutes ces fêtes-là, toute cette musique qui nous fait coucher si tard et qui nous éveille si matin...

90

MONSIEUR DUBUISSON

Eh bien ?

LA MONTAGNE

Eh bien ! Monsieur, c'est quelque joli homme amoureux de mademoiselle votre fille, qui fait toutes ces galanteries-là, assurément.

MONSIEUR DUBUISSON

Cela ne vient donc pas de monsieur Caton ?

LA MONTAGNE

Comment, de monsieur Caton ? Ce vilain monsieur qui est ici depuis quelques jours ? Est-ce que... Mais, par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une chose... Oui, justement... Mais cet animal-là aurait-il l'esprit... Oui da, oui da. Quelque vilain qu'on soit, l'amour donne des manières, quelquefois. Allez, monsieur, je me rappelle des choses ; il faut que ce soit lui, sur ma parole.

95

100

MONSIEUR DUBUISSON

Mais sur quoi fonder tes conjonctures ?

LA MONTAGNE

Sur quoi ? Il est fort riche, monsieur Caton.

MONSIEUR DUBUISSON

Oh ! Beaucoup.

LA MONTAGNE

Et passablement fat, à ce qu'il me paraît.

MONSIEUR DUBUISSON

Oh ! Pour cela... C'est ce que...

105

LA MONTAGNE

C'est lui, monsieur. Il n'y a qu'un homme riche et sot qui puisse faire ces dépenses-là.

MONSIEUR DUBUISSON

Mais qu'as-tu appris dans le village encore ?

LA MONTAGNE

Dans le village, monsieur ? Je ne m'en suis pas tenu là, j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

110

MONSIEUR DUBUISSON

Jusqu'à Paris ?

LA MONTAGNE

Oui vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici, et il y envoie lui, deux ou trois fois par jour. Il a trois ou quatre personnes dans le village qui ne font autre chose qu'aller et venir.

MONSIEUR DUBUISSON

L'extravagant !

115

LA MONTAGNE

J'ai fait connaissance avec ces messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

MONSIEUR DUBUISSON

Eh bien ? Eh bien ?

LA MONTAGNE

Eh bien ! Monsieur, nous sommes arrivés : l'un a été dans la rue Saint-Honoré, chez des marchands d'étoffes, l'autre chez des marchands

120

joailliers, sur le quai des Morfondus, celui-ci chez Crépi, celui-là chez Lamorlière.

MONSIEUR DUBUISSON

Mais cela ne conclut rien pour Monsieur Caton, et ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE

Non, vraiment, ce sont des gens fort discrets : mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des joailliers, des marchands de vins, des rô-¹²⁵ tisseurs... Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, et je ne crois pas moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

MONSIEUR DUBUISSON

Si j'étais sûr que ce fût lui : mais je ne vois rien encore qui me per-¹³⁰ suade...

LA MONTAGNE

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déjà beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, monsieur.

MONSIEUR DUBUISSON

Non, je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE

Vous ne sauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si...¹³⁵

MONSIEUR DUBUISSON

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi, ne pars point pour ta garnison que ce mystère ne soit découvert.

LA MONTAGNE

Je n'ai garde de vous quitter dans le fort de cette affaire-ci, monsieur.

MONSIEUR DUBUISSON

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE

Vous me faites bien de l'honneur.

140

MONSIEUR DUBUISSON

Et je reconnâtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE

Je ne suis pas en peine de la reconnaissance, et pour le peu que j'en mériterai de sa part... Mais voici la jardinière.

SCÈNE III

La Montagne, Mathurine.

MATHURINE

Ah ! Vous voilà, monsieur de la Montagne, il y a une heure que votre maître...

145

LA MONTAGNE

Eh ! Paix, paix, madame Mathurine ; êtes-vous folle de ne me pas appeler votre neveu ?

MATHURINE

Ah ! Vous avez raison, et je n'y songeais pas. Votre maître donc, il y a une heure...

150

LA MONTAGNE

Encore ? Ah ! Tout est perdu. Avez-vous le diable au corps, ma tante Mathurine ? Est-ce que j'ai un maître, moi ?

MATHURINE

Oui voirement vous en avez un. Ce jeune monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme pour être garçon jardinier, n'est pas votre maître ? Que voulez-vous dire ? Est-ce que je suis une bête.

155

LA MONTAGNE

Oh ! Pour cela oui, très fort. Votre garçon jardinier est un jardinier, et moi je suis votre neveu, sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE

Ça est vrai, j'ai tort, je n'y serai plus attrapée...

LA MONTAGNE

À la bonne heure ; mais, pour éviter les inconvénients, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir, ma tante Mathurine.

160

MATHURINE

Mais songez donc que votre maître... Le garçon jardinier vous cherche pour vous parler, mon neveu de la milice.

SCÈNE IV

MATHURINE *(seule)*

Ils avont bian faire et bian dire, je ne saurais m'accoutumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie a ce monsieur de se faire paysan, et à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas ? Le voilà lui-même ; il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait. 165

SCÈNE V

Lucas, Mathurine

LUCAS

Bonjour, Mathurine, je sis bian aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule ? 170

MATHURINE

Eh ! Parguenne tu le vois bian.

LUCAS

N'y a-t-il personne qui nous écoute ?

MATHURINE

Non voirement.

LUCAS

Ce ne sont pas ici des vétileries, vois-tu ?

MATHURINE

À qui en as-tu donc, Lucas ? Je ne t'ai jamais vu si étrange.

175

LUCAS

Je le crois morgué bian : ma fortune est faite.

MATHURINE

Ta fortune, da ? Et la mienne, Lucas ?

LUCAS

Paix, motus, Mathurine, et la tienne itou. Ô ça, acoute, te sens-tu capable de garder un secret bian secrètement ?

MATHURINE

Oh ! Pour ça, oui. Tiens, il m'est arrivé je ne sais combien de choses que je me serais plutôt fait hacher que te les dire à toi-même.

180

LUCAS

Bon ; il faut toujours faire comme ça : c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE

Ne te mets pas en peine, et dis-moi tout au plus tôt...

LUCAS

Aga, tiens, Mathurine, je ne sais pas encore trop bien ce que c'est. Mor-
gué, pourquoi faut-il que je ne sachions pas lire ni l'un ni l'autre ? 185

MATHURINE

Eh ! Qu'est-ce que ça fait à notre fortune ?

LUCAS

Ce que ça y fait ? Tiens, voilà un papier qui est tombé de la poche de ce
drôle que j'appelons notre neveu.

MATHURINE

Eh bien ?

190

LUCAS

Eh bien ! C'est le factotum de ce jeune capitaine qui s'est fait garçon jar-
dinier.

MATHURINE

Je le sais bien.

LUCAS

Or, ces gens-là, tu sais, remuent l'argent à la pelle ; ils font jouer, tu
sais, jour et nuit les ménestriers dans le village ; ils tirent, tu sais, des fu-
sées et des artifices sur l'iau. Ils m'ont baillé, tu sais, quinze pièces d'or 195
pour que le capitaine devînt notre garçon, et son homme de chambre
notre neveu, tu sais ?

MATHURINE

Eh bien ? Je sais, je sais : si je sais tout ça, pourquoi me le dire ?

LUCAS

Ah ! Morguenne, bellement, Mathurine ; Tredame, t'es bien prompt. Ce²⁰⁰
que je te dis là, vois-tu, c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce
capitaine-là est un homme riche, vois-tu, queueque maltôtier ; que c'est
là, vois-tu, queueque bon papier de conséquence, queueque contrat de
constitution, vois-tu, queueque lettre de change.

MATHURINE

Ça pourrait bien être.

205

LUCAS

J'ai marguenne opinion que ça est. Tatigué que d'envieux, que de gens
fâchés dans le village, quand ils verront Mathurine et Lucas dans un bi-
au carrosse ! Car, vois-tu, je ne sommes pas pour en demeurer là. Si j'ai
une fois de l'argent, crac, je me boute dans les affaires, je me fais parti-
san, tu seras partisane ; j'achèterons queueque charge de noblesse, et pis,²¹⁰
et pis, on oubliera ce que j'avons été, et je ne nous en souviendrons
morgué peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE

Je deviendrions nobles, Lucas ? J'aurions carrosse ?

LUCAS

Pourquoi non ? Je ne sommes pas les premiers paysans qui aurions fait
fortune.

215

MATHURINE

Mais, acoute, Lucas, n'est ce point voler que de ne pas rendre ce papier à ce monsieur à qui il appartient ?

LUCAS

Bon, voler une feuille de papier, et pis, après tout, il n'y a pas de mal à ça : un paysan prendre à un capitaine, et au fils d'un maltôtier encore, ce n'est pas voler que ça, c'est prendre sa revanche.

220

MATHURINE

Tu as raison. Montre-moi ce papier, Lucas : donne, Lucas, donne.

LUCAS

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE

Eh ! Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit les livres, je pense ?

LUCAS

Eh ! Oui, tant mieux, c'est de la meilleure stelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage... Eh ! Margué, que fais-tu ? T'es mal adroite ; ce n'est pas comme ça que ça se tient, c'est comme ça. J'ons déjà queueque connaissance, vois tu. Tiens, Mathurène, que je te montre ; tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le papier, et tout ce qui est noir, c'est les lettres.

225

MATHURINE

Tredame, Lucas, tu sais déjà lire.

230

LUCAS

Tredame, toi-même. N'est-ce pas biauoup que de savoir faire la différence ? Mais voici nos deux drôles, ils donnent à plein collier dans l'ornière ; car je me doute qu'ils parlont de ça. Retourne-t-en à la cuisine, pendant que je m'en vais les acouter, moi, sans faire semblant de rian. Ah ! Tatigué, que je sis un rusé marle !

235

SCÈNE VI

Léandre, La Montagne, Lucas écoutant.

LA MONTAGNE

Il faut finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre, monsieur ; et si monsieur votre père est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou, tout au moins, fou à lier.

LÉANDRE

Il est donc bien en peine de moi ?

240

LA MONTAGNE

Il en perd l'esprit, vous dis-je, et le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LÉANDRE

Maraud...

LA MONTAGNE

Ce n'est point un conte, monsieur : vous avez mandé, il y a un mois, que vous reveniez ; on vous sait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point :

245

tout le monde veut que des chenapans, que nous avons, dit-on, trouvés en chemin, nous aient, vous et moi, greffés tous deux sur quelque vieux chêne.

LÉANDRE

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE

Moins ridicule que la vérité : car, enfin, y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voilà garçon jardinier, vous qui ne savez pas comme croit une ciboule. 250

LÉANDRE

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris ? Tu t'es informé de tout sans t'exposer...

LA MONTAGNE

Oh ! Pour cela, oui, je vous en réponds ; mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir. 255

LÉANDRE

Eh ! Pourquoi ?

LA MONTAGNE

Pourquoi, morbleu ? Tenez, monsieur, voilà les billets que fait courir monsieur votre père ; il y en a même d'affichés au coin des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet ? Il sera tombé de ma poche ; vous verrez que je l'aurai perdu. 260

LUCAS (*à part*)

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de fortune !

LÉANDRE

Qu'est-ce que c'est que ce billet ? Que veux-tu dire ?

LA MONTAGNE

Je ne sais ce que j'en ai fait ; mais je vous en dirai le sens : Trente pistoles à gagner pour qui donnera, chez monsieur Orgon, des nouvelles d'un jeune officier sur la route d'Allemagne ; le jeune homme, de taille ni petite ni grande, l'encolure déchargée, la jambe sèche et qui porte au vent.

265

LÉANDRE

Tu te moques ?

LA MONTAGNE

Je ne me moque point.

270

LUCAS (*à part*)

Trente pistoles à gagner ! C'est toujours quelque chose. Achevons d'acouter, c'est le moyen d'apprendre.

LÉANDRE

Mon père n'y songe pas : le pauvre bonhomme ! J'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE

Dites plutôt son bon naturel. Allons, monsieur, que cela vous touche, arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

275

LÉANDRE

Eh ! Le moyen de m'en arracher ? Regarde ce portrait, mon pauvre la Montagne.

LA MONTAGNE

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LÉANDRE

Admire la fatalité de mon étoile : je pars de l'armée dans la résolution d'obéir aux ordres de mon père.

280

LA MONTAGNE

Ces bons sentiments-là ne vous ont pas duré.

LÉANDRE

Il n'attendait que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver ?

LÉANDRE

On ne peut échapper à sa destinée.

LA MONTAGNE

Vous vous livrez de bonne grâce à la vôtre.

285

LÉANDRE

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE

Éloigné des postes.

LÉANDRE

Je me vois obligé de prendre place dans le carrosse de Metz.

LA MONTAGNE

Que le hasard fait passer par là tout à propos.

LÉANDRE

J'y trouve une jeune beauté, toute charmante, toute adorable.

290

LA MONTAGNE

Cela est bien heureux.

LÉANDRE

Que sa mère vient de retirer du couvent.

LA MONTAGNE

Surcroît de charmes et de mérite.

LÉANDRE

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE

À trente lieues de Paris, qui se serait défié de l'embuscade ? Tous les en-
nemis ne sont pas au-delà de la frontière, monsieur.

295

LÉANDRE

Quel ennemi ! Il est d'un sexe à qui les plus grands hommes font gloire de céder.

LA MONTAGNE

Bon, les plus grands hommes ! Morale d'opéra, monsieur, fades discours ; on ne se rend que quand on veut bien ne pas résister. Mais venons-en au fait, s'il vous plaît ; j'ai eu la complaisance de m'accorder à vos visions, il faut continuer puisque j'ai commencé. Vous aimez Lucile ?

LÉANDRE

À la fureur.

LA MONTAGNE

Elle ne sait rien encore de votre amour ?

LÉANDRE

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite ?

LÉANDRE

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son père.

LA MONTAGNE

Il a des engagements avec un autre.

LÉANDRE

Il faut les rompre.

310

LA MONTAGNE

J'ai commencé d'y travailler.

LÉANDRE

Cela n'est rien, si tu n'achèves.

LA MONTAGNE

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LÉANDRE

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE

Cela sera difficile.

315

LÉANDRE

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE

Nous aurons besoin d'argent.

LÉANDRE

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE

Fort bien, monsieur, vous avez réponse à tout. Malepeste, quel embon-point de bourse ! Celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, et ce n'est pas là la bourse uniforme du régiment. ³²⁰

LÉANDRE

As-tu fait donner ordre chez Crépi ?

LA MONTAGNE

Ne vous embarrassez de rien, je ruinerai votre rival dans l'esprit de monsieur Dubuisson ; je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites... Présents, bijoux, cadeaux, sérénades ; j'ai pris mes mesures ³²⁵ pour toutes choses : voilà de l'argent, laissez-moi faire, les mesures ne manqueront pas, sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile...

SCÈNE VII

Léandre, La Montagne, Lucas.

LUCAS

Eh ! Gare ! Gare ! Enfuyez-vous-en : velà monsieur Dubuisson qui vient ³³⁰ envans ici ; il soupçonnera queuque chose, s'il vous trouve ensemble.

LÉANDRE

Il a raison, je me retire.

LA MONTAGNE

Et moi de mon côté...

LUCAS

Eh ! Là, là, bellement, ne vous enfuyez pas, vous ; ce n'est pas pour vous qu'il viant, monsieur Du buisson, ce n'est que pour li.

335

LA MONTAGNE

Comment donc ?

LUCAS

Avec votre permission, mon neveu de la milice, j'ai queuque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE *(à part)*

C'est encore de l'argent qu'il demande ; je n'ai jamais vu de coquin plus intéressé.

340

LUCAS

Allons, palsangué, boutez dessus ; puisque vous êtes mon neveu, point de çarémonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner pour qui baillera de certaines nouvelles, là...

LA MONTAGNE

Je ne vous entends pas.

LUCAS

Parguenne, je vous ai bian entendu, moi ; je sais tout le contenu de l'affiche que vous avez perdue, et c'est justement moi qui l'ai trouvée.

345

LA MONTAGNE

Justement ?

LUCAS

Trente pistoles à gagner ! Foin de ma curiosité, je voudrais morgué point biauoup ne savoir rien de ça, voyez-vous.

LA MONTAGNE

Comment, comment donc ?

350

LUCAS

Ces trente pistoles-là me feront perdre l'esprit ; oh ! Pour ça, oui, elles me renversent la cervelle, monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE

Eh ! Par quelle raison ?

LUCAS

Il me vient des scrupules.

LA MONTAGNE

Des scrupules à toi ?

355

LUCAS

Oui, voirement, des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles.

LA MONTAGNE

Eh bien ! Quinze pistoles : voudrais-tu les rendre ?

LUCAS

Moi, rendre de l'argent ? Vous n'y songez pas ; je sis fillot d'un procureur de Paris.

LA MONTAGNE

Mais d'où viennent donc ces scrupules ? Sur ce que pour servir mon maître, tu trompes le tien ? 360

LUCAS

Oh ! Palsanguenne, non, vous me payez pour ça.

LA MONTAGNE

Eh bien donc ?

LUCAS

Ça n'est rien, ça se passera.

LA MONTAGNE

Mais encore ? 365

LUCAS

Et, mais, vous m'avez baillé quinze pistoles pour ne rien dire que c'est votre maître qui est ici.

LA MONTAGNE

Eh bien ?

LUCAS

Et son père en promet trente à sti qui li dira où il est : je me fais comme ça des scrupules.

370

LA MONTAGNE

Voilà un maître maroufle avec ces fantômes.

LUCAS

Je ne saurais sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous, et j'ai dans l'imagination que ce serait blesser ma conscience, si je ne sarvais pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins.

(Bas.)

LA MONTAGNE

Oui da, oui da, il y a quelque chose à dire à cela. Le dangereux coquin !

375

LUCAS

Conseillez-moi un peu là-dessus, monsieur de la Montagne, vous qui êtes un si honnête homme.

LA MONTAGNE

Je vois bien ce qu'il y a à faire : tiens, voilà encore quinze louis d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS

Tatigué, que vous êtes de bon conseil, monsieur de la Montagne ! Mais, attendons un peu... Oui... tout juste, me voici un peu plus embarrassé qu'auparavant.

380

LA MONTAGNE

Comment ? Tu rêves. Serait-ce encore quelque scrupule ?

LUCAS

Palsangué, oui, je ne suis plus que parti prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de quelque côté, il faut du poids de plus, monsieur de la Montagne.

385

LA MONTAGNE

Voilà encore quatre louis, seras-tu content ?

LUCAS

On ne peut pas plus. Je vous servirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE

Oui ? Tu nous es d'un grand secours, vraiment.

390

LUCAS

Morguenne, vous ne savez pas ce que je risque, si monsieur Dubuisson ou madame sa femme venont à savoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un jardinier qui n'est pas jardinier.

LA MONTAGNE

Et qui diantre veux-tu qui le lui dise, gros animal ?

LUCAS

Et que sais-je, moi ? Mademoiselle Lucile elle-même, peut-être : elle est fille et jaseuse, elle dégoisera quelque chose ; et sa suivante, mademoi-

395

selle Marthon, qui est itou une babillarde, et pis velà tout justement comment les choses se découvriront, monsieur de la Montagne.

LA MONTAGNE

Va, ne crains rien : elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre, et Mademoiselle Lucille ne sait encore rien de la passion de mon maître, elle ne le connaît pas pour ce qu'il est. 400

LUCAS

Eh ! Fi donc, vous m'en baillez à garder ; queu peste de conte ! Si alle ne le connaissait pas, lui aurait-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sache que mon maître a son portrait ; nous ne l'avons eu que par surprise. 405

LUCAS

Et comment, par surprise ? Expliquez-moi ça, monsieur de la Montagne. Effectivement, ça est bien surprenant.

LA MONTAGNE

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue ; un peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon maître porte au bras, et que le hasard t'a fait voir. 410

LUCAS

Tatigué, l'habile peintre ! J'ons vu le portrait, ça lui ressemble comme deux gouttes d'iau.

LA MONTAGNE

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS

Mais, velà bien des secrets à garder, monsieur de la Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faudrait-il point encore
415
queque petit salaire pour cette peine-là ?

LA MONTAGNE

On te paiera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

LUCAS

Ils réussiront dès que ne serez pas épargnant ; car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter, mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avertis.
420

LA MONTAGNE

J'en suis convaincu. Mais, dis-moi un peu une chose : ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelqu'un avec monsieur Dubuisson ?

LUCAS

Et, palsanguenne, oui. Ils sont un tas de bourgeois et de bourgeoises, qui avont chacun envoyé leur plat, parce qu'ils savent que notre maître est un tantinet ladre. Oh ! Parguenne, il y a de quoi manger ; j'avons
425
morgué deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros aloyau, quatre gigots et une tarrinée de boeuf à la mode.

LA MONTAGNE

Voilà une petite chère bien délicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent, et nous en feront honneur à monsieur Caton.

430

LUCAS

Hem, plaît-il ? Que dites-vous ?

LA MONTAGNE *(bas)*

Rien. Va-t-en voir ici près à l'Épée-Royale s'il n'y est point encore arrivé trois carrossées d'hommes et de femmes à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS

Trois carrossées ! Velà bien du monde : qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça ?

435

LA MONTAGNE

Tu le sauras : va vite, et viens me rendre réponse.

(Bas.)

LUCAS

Oui, oui, je m'en vas vite, allez. Mais j'irai plus loin que l'Épée-Royale, et je gagnerai l'argent de l'affiche.

SCÈNE VIII

Léandre, La Montagne.

LÉANDRE

Mon pauvre la Montagne, voici Lucile et Marthon qui viennent de ce côté-ci ; elles parlent ensemble : je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde ; je voudrais bien en savoir davantage, comment faire ? 440

LA MONTAGNE

Achevez d'écouter, et suivant ce que vous entendrez, prenez occasion de vous déclarer ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous ca- cher, mettez-vous sur ce gazon et faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon jardinier s'endorme sur l'herbe au lieu de tra- vailler. 445

LÉANDRE

Les voici. Que Lucile est belle, et que je suis amoureux !

LA MONTAGNE

Tout ira bien. Écoutez, parlez à propos, et me laisser faire le reste. 450

SCÈNE IX

Léandre, Lucile, Marthon.

MARTHON

Mort de ma vie, mademoiselle, vous n'êtes pas de bonne foi ; vous ne me dites point naturellement ce que vous avez dans l'âme.

LUCILE

Mais, que veux-tu que je te dise ?

MARTHON

Ce que vous avez.

455

LUCILE

J'ai du chagrin, Marthon.

MARTHON

Du chagrin ! Vous voilà fraîchement sortie du couvent, où je sais bien que vous enragiez d'être ; on va vous marier, et vous avez du chagrin ? Je ne comprends pas...

LUCILE

Hélas ! Marthon.

460

MARTHON

Vous soupirez, vous levez vos yeux au ciel ; oh ! Je comprends à présent : vous êtes amoureuse, mademoiselle.

LUCILE

Ah ! Marthon, ne va pas t'imaginer...

MARTHON

Je n'imagine rien que de juste, et je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parents ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre, vous, en votre petit particulier, sans prendre leur avis, et vous n'avez pas grand

465

tort ; leur monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin, le plus disgracié mortel, avec son tic et son bégaiement ; je ne connais que votre cousin, monsieur l'avocat, qui soit encore aussi ridicule.

470

LUCILE

Ah ! Ma chère Marthon, que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là ?

MARTHON

Fort bien, je vous entends. Si tous les hommes étaient faits comme eux, votre petit coeur serait moins agité, n'est-ce pas ?

LUCILE

Parle bas, ma pauvre Marthon.

475

MARTHON

Eh bien ! Oui, volontiers ; mon dessein n'est pas de vous nuire. Hé bien ?

LUCILE

Hé bien ! Marthon, je n'ai rien à te dire.

MARTHON

Je m'en vais parler haut.

LUCILE

Eh ! Non, non, doucement.

480

MARTHON

Vouloir qu'on parle bas, et ne rien avouer, cela me révolte. Vous rougissez, c'est une manière de s'expliquer dont je vous sais gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne, c'est dommage que le mode en passe. Oh ! Ça, ça, remettez-vous ; je sais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du couvent, mais cela viendra ; le mot d'amour vous effarouche à présent, mais l'usage adoucira le mot et la chose, et vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois, que vous en aurez pris l'habitude. ⁴⁸⁵

LUCILE

En effet, Marthon, tu es une personne admirable, et tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution... Mais, non, je n'aurai jamais la force de te le dire. ⁴⁹⁰

MARTHON

Quoi dire ?

LUCILE

Qu'il est vrai, Marthon, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTHON

Eh, mort de ma vie ! C'en est fait, le voilà tout dit. Avouez que vous voilà bien soulagée ; car, après l'aveu de la chose, celui des circonstances est compté pour rien. Il ne faut pas demander si le chevalier que vous aimez a beaucoup de mérite. ⁴⁹⁵

LUCILE

Oh ! Tant, Marthon.

MARTHON

Je m'en doute bien. S'il est jeune, galant, bien fait.

LUCILE

Tout des plus galants, des plus jeunes, des mieux faits.

500

MARTHON

La pauvre enfant ! Il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours ; c'est ce jeune amant, sans doute ?

LUCILE

Hélas ! Non, Marthon, ce n'est point lui ; il ignore où je suis, mon nom même ne lui est peut-être pas connu.

505

MARTHON

Comment donc, vos affaires ne sont pas plus avancées que cela ?

LUCILE

Il n'a pas tenu à lui ni à moi, ma chère Marthon, et si j'en crois ses yeux et mon coeur...

MARTHON

Ses yeux et mon coeur ! Comment, diantre, voilà du style le plus tendre, le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du couvent ! Ah ! Nature ! Nature !

510

LUCILE

Mais ma mère, qui, comme tu sais, est venue me chercher à Metz elle-même, nous a si fort observée l'un et l'autre pendant toute la route...

MARTHON

Comment donc, pendant toute la route ? C'est donc une aventure de carrosse que celle-ci ?

515

LUCILE

Hélas ! Oui, Marthon.

MARTHON

La pauvre enfant ! Que je la plains !

LUCILE

Je sais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on se peut dire ; je sens tout le ridicule de ma passion ; mais elle est telle, chère Marthon, que je ne suis plus maîtresse de la vaincre, et que je serai malheureuse toute ma vie.

520

MARTHON

Oh ! Pour le coup, je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne savez-vous point à peu près qui est ce jeune homme ?

LUCILE

Un Officier qui revenait d'Allemagne : sa chaise de poste rompit en chemin, il prit place dans le carrosse, je fus surprise en le voyant ; il me parut embarrassé comme moi, et tant que nous avons pu nous voir, nous

525

n'avons point cessé de nous regarder l'un l'autre que quand ma mère nous regardait.

MARTHON

Les pauvres enfants !

LUCILE

Il me donnait la main quand nous descendions du carrosse, et il me la serrait avec tant d'ardeur... 530

MARTHON

Vous serriez la sienne ?...

LUCILE

Non, Marthon, je n'osais pas encore.

MARTHON

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle, glissé quelque petit mot ? 535

LUCILE

Oui, Marthon ; mais si adroitement, si spirituellement...

MARTHON

Et comment, encore ?

LUCILE

Il y avait dans notre même carrosse une jeune fille qui n'avait point de mère.

MARTHON

Qu'elle était heureuse ! Eh bien ?

540

LUCILE

Eh bien ! Marthon, il lui disait les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses, et tout cela, Marthon, en me regardant toujours. Oh ! Je voyais bien que c'était à moi que cela s'adressait.

MARTHON

Par bricole ; fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris ; la fin du voyage nous a séparés ; il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

545

MARTHON

Voilà une passion qui aura de belles suites ! Allez, mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme là, et de ne pas penser que vous l'avez vu.

LUCILE

Je ne saurais, Marthon, je l'ai trop regardé ; je crois le voir à tous moments, je cherche ses traits, son air, son regard, ses manières dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

550

MARTHON

Vous ne trouvez rien qui lui ressemble, je gage ?

LUCILE

Si fait, Marthon ; mais je n'ose te le dire.

MARTHON

Parlez, parlez, ne craignez rien.

555

LUCILE

Ce nouveau jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTHON

Qui, Colin ?

LUCILE

Il me paraît qu'il lui ressemble un peu.

MARTHON

Mais, vraiment, il n'est pas mal tourné, ce jeune drôle-là.

LUCILE

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à peu près, les yeux
un peu moins vifs à la vérité ; mais...⁵⁶⁰

MARTHON

Vous regarde-t-il de même ?

LUCILE

Ah ! Pas si amoureuxment, Marthon.

MARTHON

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon, taisons-nous.

LUCILE

Ah, ciel ! Marthon, que je serais fâchée qu'il m'eût entendue !

565

MARTHON

Il n'y a rien à craindre, ces manants-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE

Ah ! Marthon, si c'était lui et qu'il sentît ce que je sens, il ne dormirait pas si tranquillement.

MARTHON

Oh ! Je le crois bien. Mais que vois-je ? Quel bijou pend au bras de monsieur Colin ?

570

LUCILE

Un bijou, dis-tu ?

MARTHON

Oui, vraiment, un bijou.

LUCILE

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTHON

Comment donc, c'est un portrait, je crois ?

LUCILE

Un portrait ?

575

MARTHON

Mademoiselle, c'est le vôtre.

LUCILE

Mon portrait ? Tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait ! Ah, ciel !
Que vois-je ?

MARTHON

Ah ! Par ma foi, monsieur Colin est un paysan de la façon de l'amour.
C'est lui, mademoiselle, c'est votre joli homme.

580

LUCILE

Ah ! Ma chère Marthon, mon coeur, mes yeux, mon portrait, tout me le
persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes ? Qui me
sera garant...

LÉANDRE *(se levant de dessus le gazon)*

Moi, charmante personne.

LUCILE

Ah !

585

MARTHON

Colin ne dormait pas, sur ma parole.

LÉANDRE

Moi qui brûlais de me découvrir à vous, moi qui ne respire et qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous et qui n'ait point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous tour ma vie !

MARTHON

On vous en offre autant de ce côté-ci.

590

LUCILE

Ah ! Ma chère Marthon, quelle surprise !

MARTHON

Il n'est point question de faire la fière ; monsieur Colin a tout entendu.

LÉANDRE

Oui, mon adorable Lucile, vos sentiments me sont connus ; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTHON

Ah ! Mademoiselle, voilà votre père et ce vilain monsieur Caton.

595

LUCILE

Ah, ciel !

LÉANDRE

Ne faites semblant de rien, demeurez.

SCÈNE X

Monsieur Dubuisson, Monsieur Caton, Lucile, Léandre, Marthon.

MONSIEUR DUBUISSON

Ah ! Ah ! Que veut dire ceci ? Un garçon jardinier aux pieds de ma fille.

MONSIEUR CATON *(bégayant)*

Monsieur Dubuisson...

600

LÉANDRE *(contrefaisant le langage paysan)*

Comprenez-vous bien, mademoiselle ? Velà le corps de logis, la terrasse est comme là, le potager envars ici, et partant, vous voyez bien... Eh ! Vous velà, monsieur, je vous demande pardon, c'est que...

MONSIEUR DUBUISSON

Que fais-tu là ?

LÉANDRE

Rian, rian, monsieur : c'est que j'expliquais à ces madames que si vous vouliez, j'aurais dessein de prendre votre potager pour mettre en par-

605

MONSIEUR DUBUISSON

Le beau dessein ! Et de quoi te mêles-tu ?

LÉANDRE

De rian, monsieur. C'est que de cette manière-là, il ne manquerait plus rian à votre jardin.

610

MONSIEUR DUBUISSON

Oui ; mais tout manquerait à ma cuisine.

LÉANDRE

En ce cas, nan pourrait d'un autre côté...

MONSIEUR DUBUISSON *(en colère)*

D'un autre côté ? Va-t'y en, toi, d'un autre côté. Et vous, mademoiselle, allez tenir compagnie à votre mère. Mettre mon potager en parterre, le beau projet ! Et que mettre dans ma soupe ? Des tulipes ?

615

SCÈNE XI

Monsieur Dubuisson, Monsieur Caton,

MONSIEUR CATON *(bégayant)*

Il n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un beau parterre.

MONSIEUR DUBUISSON

Oui, fort bien, vous vous découvrez trop. Écoutez, monsieur Caton, j'avais dessein de vous donner ma fille, parce que je vous croyais un homme réglé, grand ménager, bon économe ; et par vos discours et vos actions, vous me paraissez tout autre.

620

MONSIEUR CATON

Moi ?

MONSIEUR DUBUISSON

Vous : on dit que toutes ces dépenses ridicules qui se font depuis quelque temps dans le village sont de votre façon.

MONSIEUR CATON

Non, ma foi.

625

MONSIEUR DUBUISSON

N'avez-vous point de honte ?

SCÈNE XII

Monsieur Dubuisson, Monsieur Caton, Mathurine.

MATHURINE

Eh ! Qu'est-ce que c'est donc que ça, monsieur ? Est-ce drès aujourd'hui que vous faites la noce ?

MONSIEUR DUBUISSON

Comment ?

630

MATHURINE

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles et gibier, avec six charges de bouteilles de vin, quatre grands marmitons et cinq ou six petits, qui, pour vous accommoder à souper, s'établissent dans votre cuisine aussi familièrement qu'ils étiont chez eux.

MONSIEUR DUBUISSON

Qu'est-ce que cela veut dire ?

635

(Elle sort.)

MATHURINE

Ils avient ôté les gigots et les longes de viau que j'avais mis à la broche ; ils avient été chercher du bois et du charbon dans la cave, qui était ouverte, et ils faisaient des feux de reculée ; ils boutient tout par écuëlle, et ils disient comme ça qu'il ne vous en coûtera rien, qu'on les laisse faire.

SCÈNE XIII

Monsieur Dubuisson, Monsieur Caton,

640

MONSIEUR DUBUISSON

Je n'y comprends rien, monsieur Caton.

MONSIEUR CATON

Ça est pla... plaisant.

MONSIEUR DUBUISSON

Oui, fort plaisant, fort plaisant. Eh ! Le vieux fou !

SCÈNE X

V. Monsieur Dubuisson, Monsieur Caton, Un Rôtisseur.

LE ROTISSEUR (à Monsieur Caton)

Monsieur, voilà le mémoire du soupé. Votre homme de chambre a dit que si on ne le trouvait pas ici, qu'on vous le donnât à vous-même.

645

MONSIEUR CATON

À moi, mon homme de chambre ?

LE ROTISSEUR

Oui, monsieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'est lui qui payera.

MONSIEUR CATON

Va, va, tu te méprends.

(Il lit.)

MONSIEUR DUBUISSON

Parbleu voyons, ce mémoire nous éclaircira peut-être. Mémoire du sou-⁶⁵⁰
pé porté chez monsieur Dubuisson par ordre de monsieur son gendre.
De mon gendre ? Oh ! Par la ventrebleu il ne l'est pas encore.

MONSIEUR CATON

Si je sais ce que c'est, monsieur Dubuisson...

MONSIEUR DUBUISSON

Eh ! Fi, fi, monsieur, c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous
aimez la bonne chère, monsieur Caton.

655

MONSIEUR CATON

C'est une pièce qu'on me fait, monsieur Dubuisson.

MONSIEUR DUBUISSON *(lit)*

Deux potages, huit entrées. Fort bien. Un marcassin, six perdrix, une
douzaine de cailles, quatre gelinottes de bois. Quel mémoire ! Voyons la

somme. Cent quatre-vingt-deux livres dix sous. Hé bien ! Voilà un fort bon ordinaire bourgeois ; une femme ne mourrait pas de faim avec vous, si cela pouvait continuer.

660

MONSIEUR CATON

Je vous jure que...

MONSIEUR DUBUISSON

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCÈNE XV

Monsieur Dubuisson, Mathurine.

MATHURINE

Monsieur ?

665

MONSIEUR DUBUISSON

Qu'est-ce encore ? Le dîner de demain ?

MATHURINE

Non, monsieur, c'est ste madame qui est toujours si claire, si luisante.

MONSIEUR DUBUISSON

Que veux-tu dire ?

MATHURINE

Et là, je m'entends bian ; cette grande madame sèche, qui se boute du vernis sur le visage.

670

MONSIEUR DUBUISSON

Madame la Marquise. C'est une vieille qui n'a ni enfants ni héritiers, allons la recevoir. La peste !

MATHURINE

Il y a itou votre cousin monsieur l'avocat qui est venu avec elle.

MONSIEUR DUBUISSON

Oh ! Pour cet animal-là, je me passerais bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici ce grimacier-là, avec son baragouin ?

675

MATHURINE

Il dit qu'il vient voir monsieur Caton votre gendre, qu'il n'a jamais vu. Le voilà.

SCÈNE XVI

Monsieur Dubuisson, Monsieur Bavardin,

MONSIEUR DUBUISSON

Ah ! Ah ! C'est vous, j'en suis bien aise. Bonjour, monsieur Bavardin, bonjour, soyez le bienvenu : quand vous en retournez-vous ?

680

MONSIEUR BAVARDIN (*bégayant*)

Je viens... je viens...

MONSIEUR DUBUISSON

Vous venez, vous venez pour voir monsieur Caton. Voyez-le, et lui tenez compagnie, pendant que je vais recevoir madame la marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCÈNE XVII

Monsieur Bavardin, Monsieur Caton.

685

MONSIEUR BAVARDIN *(bégayant)*

Je mou... mourais d'envie de vous saluer.

MONSIEUR CATON

Et moi de vous voir. Votre répu... putation m'est co connue.

(Haut.)

MONSIEUR BAVARDIN *(bas)*

Monsieur Ca... Caton se moque de moi, je pense, voyons un peu s'il continuera. Je suis ravi que vous épousiez Lu... lucile. Vous serez cou cou cousin germain de ma mère.

690

(Haut.)

MONSIEUR CATON *(bas)*

Pa pa parbleu, il me contrefait. Voyons jusqu'où cela ira. Ce sera bien de l'ho l'honneur pour moi d'être allié à un homme comme vous, qui est un fou foudre d'éloquence.

MONSIEUR BAVARDIN

Et un grand bonheur à la famille de vous vous avoir, vous qui êtes un fa
un fa favori de la fortune.

695

MONSIEUR CATON

Vous avez tous les talents et toute la physionomie d'un Cu d'un cu Cu-
jas.

MONSIEUR BAVARDIN

Quelque dépense que vous fassiez, on on sait bien que vous sortez de le
cai de la cai de la caisse moins d'argent que vous n'y faites entrer.

MONSIEUR CATON *(bas)*

Cet homme-là cherche à m'in m'insulter.

700

MONSIEUR BAVARDIN *(bas)*

Cet animal-là se moque de moi.

MONSIEUR CATON

Monsieur Ba bavardin, vous êtes un mau mauvais plaisant, je vous en
avertis.

MONSIEUR BAVARDIN

Et vous un plat plat bou bouffon, monsieur Caton.

MONSIEUR CATON

Vous poussez trop la la raillerie, monsieur Bavardin.

705

MONSIEUR BAVARDIN

Vous me tu tu turlupinez mal à propos, monsieur Caton.

SCÈNE XVIII

Monsieur Bavardin, Monsieur Caton, Marthon.

MARTHON

Eh ! Qu'est-ce donc que ceci, messieurs ? À qui en avez-vous ? Déjà de la mésintelligence ? On voit bien que vous allez devenir parents.

MONSIEUR CATON

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire ?

710

MONSIEUR BAVARDIN

Morbleu, vi visage vous-même ; cela n'est pas vrai, c'est vous qui me con contrefaites.

MARTHON

Ah ! Ah ! La plaisante aventure ! Allez, messieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre, et ce sont de petites manières de parler, des agréments de la nature que vous posséder en commun.

715

(Ils s'embrassent.)

MONSIEUR CATON *(embrassant Monsieur Bavardin)*

Ah ! Ah ! C'est tout autre chose. Je vous demande par pardon, monsieur Bavardin.

MONSIEUR BAVARDIN

Je suis votre valet, monsieur Caton.

SCÈNE XIX

Monsieur Dubuisson, Bavardin, Monsieur Caton.

720

MONSIEUR DUBUISSON

Mais, parbleu, monsieur Caton, je ne vous comprends pas : avez-vous absolument perdu l'esprit ? Il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

MONSIEUR CATON

Co-comment donc ?

MONSIEUR DUBUISSON

Cela est étrange ! Je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes. Ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

725

MONSIEUR BAVARDIN

Il n'est bruit ici que de votre galanterie.

MONSIEUR CATON

Je veux être pen pendu, si je sais ce que c'est.

SCÈNE XX

Monsieur Dubuisson, Monsieur Caton, La Montagne.

LA MONTAGNE

Venez donc voir, monsieur, comment vous voulez faire avec ces
masques-là ? Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni
d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors. 730

MONSIEUR DUBUISSON

Voilà un bel embarras que vous nous causez là ! Et je donnerais ma fille
à un fou comme vous ?

MONSIEUR CATON

Monsieur Dubuisson... 735

SCÈNE XXI

Monsieur Dubuisson, Monsieur Caton, Monsieur Bavardin, Mathurine, La Montagne.

MATHURINE

Dame, monsieur, venez donc mettre ordre à ça, il n'y a plus moyen d'y
tenir ; il faudra désert, si vous ne faites agrandir la maison.

MONSIEUR DUBUISSON

Ah ! J'enrage : des masques chez moi qui forcent ma porte ? 740

(Il sort.)

MONSIEUR BAVARDIN

Je vais mettre ordre à cela.

MONSIEUR DUBUISSON

Voilà ma maison au pillage.

MATHURINE

Non, non, ne craignez rien ; ce sont d'honnêtes gens, ils se recommandent tous de monsieur Caton.

MONSIEUR DUBUISSON

Oui, justement, voilà l'affaire. Ah ! L'extravagant personnage !

745

MONSIEUR CATON

Que la peste...

MONSIEUR DUBUISSON *(en colère)*

Que la peste t'étouffe...

LA MONTAGNE

Oui, vous avez raison, c'est un tour de son imagination ; et il y a parmi la mascarade une joueuse de gobelets, qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci était de l'invention d'un homme qui voulait faire à mademoiselle votre fille des présents de nocces d'une manière galante. ⁷⁵⁰

MONSIEUR DUBUISSON

C'est cela, c'est lui-même.

SCÈNE XXII

Monsieur et Madame Dubuisson, Monsieur Caton, Lucile, La Montagne, Marthon.

MADAME DUBUISSON

En vérité, monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance ; je⁷⁵⁵
vous avais prié de différer vos préparatifs de noces, et vous commencez
par donner le bal pendant que je me meurs. Le beau remède contre ma
migraine, qu'une cohue de masques et de violons !

MONSIEUR DUBUISSON

Tenez, madame, c'est monsieur Caton à qui il faut vous en prendre, c'est
lui...

760

MADAME DUBUISSON

Monsieur Caton est un sot, et je ne consentirai point à donner ma fille à
un extravagant comme lui...

MONSIEUR CATON

Je ne m'en pen prendrai pas.

MARTHON

Place, place, voici les folies de monsieur Caton qui s'avancent en mu-
sique.

765

MONSIEUR CATON

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas ?

(Marche de plusieurs jardiniers et paysannes, de Scaramouches, Srlequins et autres. Les jardiniers portent sur leurs têtes des corbeilles garnies de fleurs. Après la marche une paysanne chante.)

MONSIEUR CATON

Oui, oui, oui, oui.

LA PAYSANNE

Sous cet agréable feuillage Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE *(à Monsieur Caton)*

Lucile ? C'est pour elle que la fête se fait.

770

MONSIEUR CATON

Oui, oui, oui.

(Entrée de jardiniers qui portent leurs corbeilles à Lucile.)

LA PAYSANNE *(recommence)*

Sous cet agréable feuillage Lucile vient souvent rêver. Quand vous la
verrez arriver, Vous qui dans votre doux ramage Des charmes de
l'amour savez si bien parler, Petits oiseaux de ce bocage, Prenez soin de
lui révéler Les plaisirs d'un coeur qui s'engage.

775

MONSIEUR DUBUISSON

Cela est fort bien chanté, monsieur Caton...

MONSIEUR CATON

Cela est vrai, cela est vrai, mon monsieur Dubuisson.

(En ouvrant une corbeille.)

MARTHON

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la musique. Voyez la propreté de ces corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. Ah, ciel !

780

LA MONTAGNE

Comment ? Aurais-tu trouvé là quelque serpent caché sous ces fleurs ? Tu ne serais pas la première nymphe...

MARTHON

Ah ! L'ingénieuse imagination ! Ce ne sont vraiment pas des serpents que ces fleurs cachent.

MADAME DUBUISSON

Qu'est-ce que c'est donc ? Qu'as-tu trouvé ?

785

MARTHON

Des étoffes magnifiques, madame, et qui se soutiennent d'or, voyez. Ah ! Monsieur Caton, que vous êtes un royal homme !

MONSIEUR DUBUISSON

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, monsieur Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTHON

Ah ! Monsieur, avant qu'on les emporte, laissez-nous du moins le plaisir de la vue. Apparemment cette autre manne renferme la petite oie ?

790

MONSIEUR DUBUISSON

La bile me monte, et ces impertinences-là me mettent dans une colère...

LA MONTAGNE

Ah ! Point d'humeur, voyons jusqu'au bout. Où est la joueuse de gobelets ? Qu'on apporte une table.

LA BOHÉMIENNE *(chante)*

Chacun fait ici-bas des tours de gobelets. Aux champs, à la cour, à la ville, au palais, À qui mieux mieux chacun s'abuse : Pour se fourber les mortels semblent faits, Il n'en est point que la feinte n'amuse ; La vérité pour eux a moins d'attraits Que l'adresse et la ruse. Pour se fourber les mortels semblent faits ; Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse ; Chacun fait ici-bas des tours de gobelets. Aux champs, à la cour, à la ville, au palais, À qui mieux mieux chacun s'abuse.

LA MONTAGNE

La morale est fort bonne : mais elle est ennuyeuse. Allons, amusons-nous plus agréablement, et donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

(Elle chante en jouant des gobelets.)

(Elle présente à Lucile un livre, qu'elle fait trouver sous un de ses gobelets.)

LA BOHÉMIENNE

Prenez bien garde à mes manches, À ma baguette, à ma main ; Disant trois fois prelin pin pin, Ces trois boulettes blanches Se vont changer soudain. Celle-ci, beauté brillante, Qui savez tout charmer, Est un livre

qu'on vous présente, Le grand art de se faire aimer. Très volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

LUCILE

Un livre à moi ?

810

(En l'ouvrant.)

MARTHON

Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. Ah ! Madame, le beau livre ! Que le style en est riche ! Qu'il est brillant ! Ce ne sont que pierreries, des bagues, des boucles d'oreilles, des pendants, un esclavage. Ah ! Monsieur Caton, qu'il est doux de porter vos chaînes !

LUCILE

Des pierreries ! Mon père, il faut renvoyer tout cela.

815

MARTHON

Oui, mademoiselle : mais je m'en vais toujours les serrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE

Eh ! Attends, attends, ne te presse point, il faut voir la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHÉMIENNE *(chante)*

Celle-là, sans que j'y touche Que du petit bout de mon bâton, C'est l'art d'adoucir la Marthon La plus fière et la plus farouche.

820

(Elle ouvre le livre.)

MARTHON

On me dédie aussi des livres à moi ! L'art d'adoucir la Marthon.

LUCILE

Voyons ce que c'est. Il est plein de louis ! Garde-toi bien de prendre cela, Marthon...

MARTHON

Je vous demande pardon, mademoiselle, des livres ne se refusent point, j'aime la lecture, et celui-là ne sera point rendu sur ma parole. Ah !
Monsieur Caton, que vous écrivez noblement ! Dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second tome ne vaut pourtant pas le premier, mais il ne laisse pas d'avoir son mérite, et j'aimerais assez une bibliothèque toute dans ce goût-là. Voyons le troisième.

(La table sur laquelle la bohémienne a joué des gobelets, se change en une table garnie de corbeilles de fruits et de soucoupes garnies de liqueurs.)

LA BOHÉMIENNE *(chante)*

Voici le plus difficile Et le plus beau de mon art ; Voyez si je suis habile,
Et si le tour est gaillard : Q'il ne soit pas inutile, Chacun y peut prendre part.

LUCILE

Oh ! Pour ce dernier tour-là il me fait plaisir ; j'en suis, et l'on ne saurait donner une collation d'une manière plus galante.

MARTHON

Oh ! Par ma foi, l'auteur se dément, son style baisse, et les premiers
tours sont les plus jolis à ma fantaisie : mais il n'importe, tirons-en par-
tie, tout coup vaille. 835

SCÈNE XXIII

Monsieur et Madame Dubuisson, Monsieur Orgon, Monsieur Caton, Léandre, Lucile, Lucas, Mathurine, La Montagne.

LUCAS

Laissez faire, monsieur, si je ne le trouvons pas là, je le trouverons... Il
est morgué ici, ne vous boutez pas en peine. 840

LA MONTAGNE

Comment, diantre, que vois-je ? Le père de mon maître !

LUCAS

Tenez, voilà déjà son valet, n'est-ce pas ?

MONSIEUR ORGON

Eh ! Oui, justement, c'est lui-même.

MONSIEUR DUBUISSON

Madame Dubuisson, c'est monsieur Orgon, je pense. 845

MONSIEUR ORGON

Monsieur et madame Dubuisson, par quelle aventure vous trouvé-je
ici ?

MONSIEUR DUBUISSON

Eh ! Vraiment, il n'y a point là d'aventure, nous sommes chez nous,
Monsieur Orgon.

MONSIEUR ORGON

Ah ! Je vous demande pardon, je savais bien que vous aviez une maison
auprès de Paris ; mais je ne savais pas qu'elle fût de ce côté-ci. ⁸⁵⁰

MONSIEUR DUBUISSON

Quel hasard, ou quelle raison vous y amène, vous ?

LA MONTAGNE

Monsieur a su qu'il y avait bal ici, il aime la joie, il vient prendre part à
la fête. Allons, allons, de la joie.

MONSIEUR ORGON

La fête finira mal pour toi ; tu es un coquin qui débauche mon fils, ap-
paremment. ⁸⁵⁵

MONSIEUR DUBUISSON

Votre fils ?

MONSIEUR ORGON

Oui, mon cher monsieur Dubuisson ; cet honnête paysan est venu
m'avertir qu'il était ici déguisé en jardinier, amoureux d'une jeune per-
sonne, à qui il donnait tous les jours de nouvelles fêtes. ⁸⁶⁰

LA MONTAGNE (à Lucas)

Ah ! Bourreau, tu as fait là de belles affaires.

LUCAS

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai morgué une bonne maison, n'est-ce pas ?

MONSIEUR DUBUISSON

Que veut dire tout ceci, monsieur Orgon ? Votre fils déguisé ici en jardinier et amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes. Madame Dubuisson !

865

MADAME DUBUISSON

Mon fils !

LUCAS

Eh ! Morgué, ne faut pas tant rêver, c'est de mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

MADAME DUBUISSON

De ma fille ?

870

MONSIEUR ORGON

De votre fille ?

MONSIEUR CATON

Voi, voi, voilà le fait, Monsieur Dubuisson.

MONSIEUR ORGON

Mais, vraiment, ce serait une chose fort plaisante que le hasard eût ainsi prévenu nos projets !

LA MONTAGNE

Comment, comment vos projets ? Entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

875

MONSIEUR ORGON

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'était pour le marier avec la fille de monsieur.

LA MONTAGNE

Quoi ! Tout de bon ?

MONSIEUR DUBUISSON

Je n'ai retiré ma fille du couvent, moi, que pour ce mariage-là.

880

LA MONTAGNE

Cela est admirable : Point de tricherie, au moins !

MONSIEUR DUBUISSON

On te dit vrai.

LA MONTAGNE *(à Léandre)*

Oh bien ! En ce cas-là, démasquez-vous, monsieur le jardinier, tout est découvert.

LÉANDRE *(se mettant à genoux)*

Mon père, je vous demande mille pardons.

885

MONSIEUR ORGON *(en l'embrassant)*

Ah ! Mon fils, mon cher enfant, je t'ai cru mort, je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuisson ?

MONSIEUR DUBUISSON

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole ; mais cependant j'hésitais à donner à monsieur Caton, à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnais, et c'est notre faux jardinier qui les faisait.

890

MONSIEUR ORGON

Que cela ne vous inquiète point, quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHURINE

On a servi, monsieur.

MONSIEUR DUBUISSON

Allons nous mettre à table, remettons le bal après le souper.

MONSIEUR CATON

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

895

LUCAS

Et moi, palsangue, j'ai fait un biau coup. Avouez t'retous, que je sis un habile homme.